

La longue marche du cinéma afro-américain

Les festivals qui ont ouvert l'année 2017 témoignent d'un réel progrès dans la représentation des Noirs, devant et derrière la caméra

Le Monde · 19 Feb 2017 · isabelle regnier

Les responsables des grands festivals de cinéma qui ont ouvert l'année 2017 semblent s'être passé le mot : trois ans après le début du mouvement Black Lives Matter, un an après la polémique sur l'absence de Noirs aux Oscars, les films et les documentaires témoignent d'un réel progrès dans leur représentation devant et derrière la caméra. Dix-neuf Afro-Américains sont ainsi nommés à la cérémonie des Oscars, contre deux l'an passé, ce qui avait provoqué une vive polémique. Parmi eux, Denzel Washington, nommé pour son rôle dans *Fences*, film qu'il a dirigé, sur la culture de la communauté noire : « On n'a toujours pas vu de président de studio noir », relativise l'acteur et réalisateur américain.



Les responsables des grandes manifestations de cinéma qui ont ouvert l'année 2017 semblent s'être passés le mot. Alors que Donald Trump vient d'entrer en fonctions, que des foules scandalisées par ses attaques à répétition contre les minorités crient leur colère dans les rues, les aéroports, les parcs, le festival de Sundance aux Etats-Unis, la Berlinale en Allemagne et les Oscars célèbrent conjointement une riche moisson de films consacrés à la condition des Noirs en Amérique. Trois ans après le début du grand mouvement de révolte Black Lives Matter (« les vies des Noirs comptent »), un an après la polémique « Oscars so white » qui a secoué Hollywood en protestation à la quasi-absence de représentants des minorités visibles parmi les nommés, le Noir est au premier plan. Dans la fiction comme dans le documentaire, la couleur attire l'attention, et les films qui la portent sont nombreux à fédérer l'enthousiasme du public, des institutions et de la critique.

Après avoir remporté le Golden Globe du meilleur film dramatique, *Moonlight*, de Barry Jenkins, s'annonce ainsi comme le plus sérieux concurrent de *La La Land* pour l'Oscar du meilleur film de fiction. Pour le meilleur documentaire, le favori est *I Am Not*

Your Negro de Raoul Peck, passionnant montage d'archives qui ravive la pensée de James Baldwin telle qu'elle s'exprimait dans un projet resté inachevé de réécriture de l'histoire des Etats-Unis à partir de l'assassinat de trois militants de la cause noire, Martin Luther King, Malcolm X et Medgar Evers. Prix du public à Toronto et remarqué dans de nombreux autres festivals – le public de Berlin

vient de le découvrir au Panorama, on attend son verdict –, il est bien parti, deux semaines après sa sortie en salles aux Etats-Unis, pour battre tous les records de fréquentation pour un documentaire.

COLÈRE ANCESTRALE

Conjuguant la rage froide de son auteur avec la colère ancestrale, jamais apaisée, de tout le peuple noir américain, *Strong Island*, de Yance Ford, a remporté à Sundance le prix spécial du jury. En se mettant lui-même en scène, les yeux plantés dans ceux du spectateur, le réalisateur (qui fut longtemps une femme lesbienne avant de changer de sexe) réinscrit l'assassinat de son frère par un Blanc qui a échappé à toute poursuite judiciaire dans l'interminable histoire des violences faites aux Noirs aux Etats-Unis. A Berlin, où il était lui aussi présenté au Panorama, il dialoguait avec de nombreux autres films parmi lesquels *For Ahkeem*, de Jeremy S. Levine et Landon Van Soest (présenté au Forum), portrait d'une adolescente noire de Saint-Louis qui, comme un immense pourcentage des enfants noirs du Missouri, a été exclue de son lycée pour une histoire qui aurait à peine valu un avertissement à un Blanc. Et comme un nombre scandaleux d'enfants noirs aux Etats-Unis, elle a grandi en voyant ses amis mourir assassinés avant même d'avoir atteint l'âge adulte (25 balles dans le corps pour son cousin).

Ces films ont beau surgir en même temps, ils ne constituent pas pour autant une génération spontanée. *I Am Not Your Negro* et *Strong Island* ont été lancés il y a près de dix ans, quand George W. Bush était encore le

président des Etats-Unis. «Le projet de *I Am Not Your Negro* est né en réaction à cette montée d'ignorance et de populisme que je sentais à l'époque. Et à cette manière qu'on avait d'encenser Martin Luther King en ne retenant de lui que son côté sage et non violent, en maintenant dans l'ombre la figure de Malcolm X, qui revenait à enterrer le mouvement des droits civiques. J'ai eu envie de remettre James Baldwin, cet immense écrivain qui a compris l'Amérique dans toute sa profondeur, ses mythes, ses déformations, au centre des débats. C'est lui qui le premier a dit que le mythe américain s'était construit sur deux génocides. A la télévision, il pointait la responsabilité de la majorité, indifférente, qui tolérait cette réalité, en soutenant que ce silence faisait d'eux des monstres moraux. »

Plasticien de formation, l'auteur de *Strong Island* s'est lui aussi nourri de la pensée de Baldwin pour faire ce film complexe et saisissant qui interroge la peur ancestrale que les Noirs inspirent aux Blancs, la nature des ins-

titutions qui continuent de protéger, au nom de cette peur, les auteurs de crimes racistes, mais aussi la position du spectateur, sommé de prendre parti dans cette histoire qui concerne tout le monde. Comme Raoul Peck, il estime qu'il est plus que jamais de la responsabilité des cinéastes de montrer le pays tel qu'il est, de se plonger dans son histoire pour le comprendre, mais aussi pour trouver « les exemples dont nous avons besoin pour faire les choses qu'on vous dit de ne pas faire. Trump nous a clairement désignés comme sa cible. Il va nous falloir résister chaque jour ».

« UN PROCESSUS ORGANIQUE »

For Ahkeem, en revanche, fut mis en chantier en 2013, comme *Moonlight* qui s'est fait assez vite grâce à l'implication de Plan B, la société de production de Brad Pitt, qui présentait la même année *Twelve Years a Slave*, l'épopée de Steve McQueen sur l'esclavage, au festival de Telluride, et développait le projet *Selma*, d'Ava DuVernay, sur la longue marche pour le vote des Noirs conduite par Martin Luther King dans l'Alabama en 1965.

En plaçant dans la lumière des dizaines d'acteurs, de cinéastes, de techniciens noirs, les grandes institutions du cinéma ont pris acte de l'existence d'un vaste tissu de production de films dont le festi-

val Sundance était jusqu'à présent la principale la vitrine. Joint par téléphone, John Cooper, son directeur, l'a vu se consolider au fil des ans. « C'est un processus organique. Il y a vingt ans, les écoles de cinéma ne comptaient pratiquement que des jeunes hommes blancs. Aujourd'hui, la moitié des étudiants sont des femmes, et les minorités ethniques sont très largement représentées. Leurs films reflètent logiquement la réalité dont ils sont issus. » Aussi soudaine soit-elle, cette reconnaissance est, selon lui, dans l'ordre des choses. « Le public est mûr pour ces histoires depuis un moment – et pas seulement le public afroaméricain

! L'explosion des séries télé mettant en scène des minorités en est la preuve. Mais à Hollywood, on hésite beaucoup avant de faire confiance au public. Le réveil s'est un peu fait attendre, il fallait juste qu'il sonne. » Parmi les éléments qui ont créé un climat favorable à la réception de ces films, la présidence de Barak Obama a évidemment compté. La production intellectuelle qu'elle a suscitée, le succès, notamment, de deux ouvrages (non traduits) – *The New Jim Crow: Mass Incarceration in the Age of Colorblindness*, un essai de Michelle Alexander sur l'incarcération de masse des Noirs, et *Between the World and*

Me, de Ta-Nehisi Coates, le roman d'un jeune écrivain qui se réclame de James Baldwin – ont aussi joué leur rôle.

L'écho rencontré par le mouvement Black Lives Matter, l'intérêt inédit que les médias ont alors manifesté pour la cause des Noirs ont fait le reste. Jeremy S. Levine et Landon Van Soest restent marqués par ces avions qui les conduisaient régulièrement à SaintLouis, qui se sont remplis d'un coup au lendemain du meurtre de Michael Brown par un policier pour ne plus jamais se vider. Le monde du cinéma était prêt, le réveil « Oscars so white » n'avait plus qu'à sonner.

Dernier secteur à encore résister au Noir, les majors, dont la frilosité reste légendaire quand il s'agit de donner le feu vert à un projet sur la communauté afro-américaine. Barry Jenkins assure que son film *Moonlight* n'aurait jamais pu être produit par un de ces grands studios, pour la bonne raison qu'il dynamite délibérément la codification rigide et réductrice qu'ils ont établie pour représenter les Noirs au cinéma. Pour John Cooper, dont rien ne semble pouvoir ébranler la foi dans le système, ce pourrait n'être, là encore, qu'une affaire de temps. « Car à Hollywood, c'est toujours le public qui décide: acheter un billet de cinéma, c'est mettre un bulletin dans l'urne. » p

« IL Y A VINGT ANS, LES ÉCOLES DE CINÉMA NE COMPTAIENT PRATIQUEMENT QUE DES JEUNES HOMMES BLANCS. AUJOURD'HUI, LES MINORITÉS ETHNIQUES SONT TRÈS LARGEMENT REPRÉSENTÉES »

JOHN COOPER directeur du festival Sundance